

St Bernard et la vie monastique

J'espère qu'on me pardonnera la témérité de traiter d'un sujet aussi important qui pourrait faire l'objet d'un livre. St Bernard qui n'a jamais voulu être autre chose qu'un moine et un moine cistercien a en effet tendance à tout envisager sous l'angle monastique. Il s'est peu intéressé aux laïcs mais son idée et son idéal de l'Eglise sont monastiques. Pour lui, l'Eglise est surtout spirituelle et sa vitalité dépend principalement des moines.

J'ai donc à vous présenter la pensée de St. Bernard sur la vie monastique et spécialement sur la vie cistercienne, mais auparavant il me paraît indispensable de vous dire ou au moins d'essayer de vous dire, en guise d'introduction, comment il s'y est engagé. Il faut d'abord remarquer que Bernard n'est pas entré à Cîteaux immédiatement après ses études chez les chanoines de Saint Vorles à Châtillon-sur-Seine.

Il les a quittés à dix-sept ou dix-huit ans et il n'est entré à Cîteaux qu'à vingt-deux ou vingt-trois ans. Vraisemblablement il n'a pas pensé à la vie monastique avant l'âge de vingt ans. Ce n'est pas pour l'époque une vocation précoce. C'est presque une vocation tardive. Qu'est-ce qui s'est passé exactement dans l'âme de Bernard avant son entrée à Cîteaux ?

On n'est guère renseigné. On sait comment ça s'est terminé. Mais il n'y a rien d'assuré sur ce qui a précédé et il faut se méfier des biographes anciens qui s'en tiennent souvent à des lieux communs et ont tendance à appliquer à leurs héros des schèmes hagiographiques traditionnels. La vocation de Bernard semble bien avoir mûri lentement et connu une période de crise. A-t-il été sujet de tentations d'ordre charnel comme le raconte Guillaume de Saint-Thierry ? C'est possible. Il a dû hésiter sur la forme de vie à embrasser et a certainement rencontré des oppositions de la part de ses proches quand ceux-ci eurent connaissance de son projet monastique. Ils ont alors essayé de l'en détourner. Un moment ébranlé, Bernard se serait alors mis en route pour l'Allemagne en vue d'y poursuivre des études. Si ça a été le cas, il s'est vite ressaisi. Nous savons en tout cas qu'il a pris la résolution d'entraîner ses frères à sa suite et qu'il a réussi à réunir autour de lui une trentaine de candidats à la vie qu'il avait choisie. C'est là, la preuve incontestable d'un ascendant irrésistible. Bernard conduit alors ses compagnons dans une propriété familiale, Somberton, pour les préparer à faire le pas décisif. Cette retraite collective ou prénoviciat semble avoir duré six mois. Peut-être Bernard a-t-il songé à ce moment-là, à faire sa propre fondation comme l'a pensé Bredero, mais il a finalement décidé d'entrer à Cîteaux.

Le groupe homogène formé par Bernard restera bien soudé. Il entrera dans ses vues, le suivra inconditionnellement et deviendra avec lui réalisateur de ses projets. Ce qui est d'autant plus remarquable qu'il n'était pas l'ainé. L'entrée à Cîteaux eut lieu au printemps de 1112 ou peut-être de 1113. On soupçonne en effet les premiers biographes d'avoir avancé d'un an l'entrée à Cîteaux de Bernard et de ses compagnons pour faire dépendre de leur arrivée l'expansion du premier monastère, ce qui n'est plus tout à fait vrai si cette entrée doit se placer en 1112, puisque à cette date la fondation de la Ferté était déjà décidée. De toute façon, Bernard et les siens n'appartiennent pas à la première génération cistercienne, cîteaux ayant été fondée une quinzaine d'années auparavant. Mais, aussitôt entré à l'abbaye, le groupe dont Bernard est le leader commence à exercer une influence sur la marche de la communauté. Il y avait de quoi bouleverser les idées reçues et les habitudes prises. Le projet de Bernard va ainsi mûrir très tôt.

Ses aspirations dépassent ce que l'on a vécu jusque là. Bernard a l'âme d'un réformateur. Ce qu'il veut, c'est un monachisme pur sans compromission avec le siècle. Le groupe qu'il inspire jouera un rôle de premier plan au sein de l'Ordre. Les intentions de Bernard vont être adoptées par tous les cisterciens et tout le programme de ce qu'à ses yeux doit être la vie monastique, l'abbé de Clairvaux passera sa vie à le répandre et le défendre. Jadis, on présentait Bernard comme une recrue de choix gagnée par l'idéal cistercien qu'une fois vécu, il s'était efforcé de propager. Après les études faites ces dernières années, cette présentation s'avère insuffisante. Bernard n'est certes pas sans dette à l'égard de Cîteaux, mais il a lui-même beaucoup apporté à cette forme de vie. En réalité, Cîteaux a beaucoup plus reçu de lui qu'il ne lui a donné. Sa personnalité est loin d'avoir compté pour rien dans le projet d'emblée plus absolu, plus idéaliste qui, à sa suite, est devenu celui de la deuxième et de la troisième génération cistercienne. Bernard a profondément marqué l'Ordre de son empreinte, il l'a modelé à son image. On peut sans doute discuter de l'étendue des innovations introduites par Bernard au sein de l'Ordre. On ne peut nier en tout cas qu'il ne lui ait donné une mystique et en ait fondé l'observance en doctrine.

Quelle idée se fait Bernard de la vie monastique ? Commençons par la situer exactement dans l'Eglise. Nous sommes à une époque où celle-ci embrasse toute la société. L'Eglise est constituée par différentes catégories d'hommes ou « ordines » dont la variété des charismes forme la tunique multicolore du nouveau et véritable Joseph qui est le Christ, tunique sans

couture parce que tous sont animés d'un même esprit. On y distingue trois classes principales. Distinction purement théorique qui ne préjuge pas des situations personnelles.

Au degré inférieur on trouve les gens mariés, l'ordo conjugatorum, représenté par Job. C'est une bonne terre, mais le grain n'y rapporte que trente pour un. On s'y expose en effet à agir en vue des avantages de ce monde et non pour Dieu. C'est un ordre imparfait. Ce n'est pas un raccourci pour aller à Dieu, mais une route longue et pleine de périls.

Vient ensuite l'ordre des prélats, de ceux qui ont charge d'âmes dans l'Eglise représenté par Noé. Ils conduisent en effet l'arche – l'Eglise – à travers le déluge de ce monde. Ce n'est pas l'affaire des moines qui n'ont pas à assumer de fonction cléricale et de ce fait n'ont pas droit aux revenus ecclésiastiques. Les moines constituent l'ordo poenitentium et continentium, l'ordo monasticus, représenté par Daniel, l'homme de désir. Le chemin de la perfection aboutit presque nécessairement à la vie monastique, à peu près la seule forme de vie religieuse à l'époque. C'est la voie la plus courte et la plus sûre pour parvenir à la vie, aller à Dieu.

C'est la terre la meilleure qui rapporte cent pour un. C'est l'ordre des parfaits qui obtiendra le premier rang dans la béatitude. Bernard illustre ces distinctions par des images. Faire son salut, c'est traverser un fleuve ou plutôt la mer, vaste, immense. Mais il y a trois façons de le faire : On peut essayer de la traverser à gué. L'entreprise est pleine de risques. C'est ce que font les gens mariés. Il est préférable de le faire sur un bateau bien que le succès ne soit pas garanti. C'est ce à quoi s'emploie le clergé séculier. On peut enfin traverser l'étendue liquide sur un pont, ce qui est assurément le plus sûr. Ce moyen représente la tentative monastique (*Sermon aux Abbés, 35 de diversis*).

L'ordo monasticus a donc la préférence de Bernard qui est plein de l'idée du primat de la vie monastique dans l'Eglise : « Notre ordre est le premier que l'Eglise ait vu naître ou plutôt celui par lequel elle a elle-même commencé, qui ressemble plus que tout autre aux ordres angéliques et qui est le plus proche de la Jérusalem céleste, notre mère, soit par l'éclat de sa chasteté, soit par le feu de sa charité, et qui eut les apôtres pour fondateurs » (*Apologie X*). C'est là que l'Eglise est le plus elle-même parce que tout y est organisé pour que l'œuvre du salut qui lui est confiée porte tous ses fruits. Les moines qui ont choisi la voie la plus directe et la plus sûre pour atteindre la sainteté sont la partie la plus resplendissante du corps de l'Eglise. Dans un sermon des plus curieux, Bernard voit en eux les dents de l'épouse, plus blanches que le lait, fortes et cachées, disposées avec ordre et œuvrant pour le corps tout entier (*Sermon 93 de diversis*).

Il y a certes dans l'ordo monasticus différentes familles religieuses comme Cluny et Cîteaux. Bernard est cependant très conscient de leur unité : *"Nous concourons tous également à former la même tunique, écrit-il aux moines noirs... Je ne suis pas seul et sans vous ; vous non plus, vous n'êtes pas sans moi. Tous ensemble, nous faisons cette robe unique si toutefois nous avons à cœur de conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix"* (*Apologie IV*)

Dans cet ensemble unifié par la charité, il faut cependant faire un choix car on ne peut appartenir en fait qu'à une seule famille religieuse, à un « ordo » au sens strict. Bernard, lui, a fait son choix, il a opté pour Cîteaux, mais il ne condamne pas pour autant Cluny qu'il aime et célèbre. *« unum opere teno, caeteros caritate ». Je n'embrasse qu'un ordre dans la pratique, mais je les embrasse tous par la charité qui me procurera le fruit des observances que je ne pratique pas"* (*Apologie V*)

Tout choix implique des exclusions. En optant pour Cîteaux, Bernard a renoncé d'abord à la vie érémitique. La première moitié du 12^e siècle a été marquée par un renouveau de cette forme de vie qui a de ce fait exercé une certaine attirance. Bernard ne condamne pas la vie érémitique, mais il n'y encourage pas non plus et met plutôt en garde contre les dangers qu'elle comporte. Pour sa part, il ne conçoit guère la vie en Dieu que dans une communauté de frères. La vie commune lui paraît plus conforme à la nature humaine qui est sociale. Il a plusieurs fois parlé de la grâce de la vie en société. C'est là qu'on trouve la charité qui est Dieu. La vie commune reproduit le mystère trinitaire et se situe dans le sillage du Christ, venu rassembler les fils de Dieu dispersés par le péché. Elle permet d'imiter au mieux l'obéissance du Sauveur. Le moine cistercien n'est pas pour autant privé des avantages de la solitude, mais c'est dans son cloître que, dérobé au monde, il la trouve (*Lettre 115*)

En choisissant Cîteaux, on renonce pareillement à la vie que l'on mène à Cluny. Là, certes on glorifie Dieu en mettant à son service toutes les ressources de l'art, mais la beauté des édifices, la splendeur de la liturgie, une vie relativement confortable risquent de rattacher le moine à la terre. Dans cette forme d'existence la nature peut encore trouver son compte. Aux yeux de Bernard, la vie cistercienne, radicale dans le renoncement est plus parfaite. Aussi la passage de la vie clunisienne à la vie cistercienne doit être considéré comme un progrès et l'inverse comme une apostasie (*Lettre 1*)

Pourquoi Bernard a-t-il opté pour Cîteaux à l'exclusion de Cluny ? Il s'en explique clairement : *« Pourquoi, me direz-vous, n'entrez vous pas dans cet ordre (Cluny) que vous avez en si grande estime ? C'est l'Apôtre lui-même qui vous répondra : chacun doit demeurer dans la vocation où Dieu l'a appelé. Si vous continuez en me demandant pourquoi je n'ai pas choisi cet ordre dès le principe*

puisque je le savais si bon, je vous répondrai encore avec l'Apôtre, c'est que, si tout est permis, tout ne m'est pas également avantageux. Je ne veux pas dire par là que votre ordre ne soit ni juste ni saint, mais j'étais un homme charnel, vendu au péché, et je comprenais que le mal dont mon âme était alors atteinte demandait un traitement plus rigoureux. Vous savez bien que les remèdes doivent varier avec les maladies et qu'on doit recourir aux plus énergiques quand la maladie est elle-même plus grave" (Apologie IV)

Bernard est donc profondément convaincu de la supériorité de la vie cistercienne sur toute autre forme de vie religieuse et même monastique. C'est pour lui la vie idéale. Aussi la vie monastique qu'il décrit le plus souvent, celle dont il célèbre l'excellence est-elle la vie qu'on mène dans un monastère cistercien et tout particulièrement à Clairvaux. De cette forme d'existence, il est le plus parfait exemple et le chantre incomparable.

On connaît la description qu'il en fait dans la lettre 142 adressée aux moines d'Aulps qui viennent de voir leur abbé Guérin élevé au siège épiscopal de Sion : *"Stemus in ordine nostro... »* Dans cette lettre, Bernard joue sur le mot Ordo qui revient plusieurs fois. Il signifie à la fois manière de vivre, place, ce qui nous convient, ce que Dieu nous demande pour répondre à notre vocation. *« Notre Ordo, écrit Bernard, c'est l'abaissement, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'obéissance, la paix et la joie dans l'Esprit-Saint. Notre Ordo, c'est d'être soumis à un supérieur, à un abbé, d'être assujéti à la règle et à la discipline, d'être appliqué au silence, de nous exercer aux jeûnes, aux veilles, à l'oraison, au travail des mains et par-dessus tout, de nous maintenir dans la voie la plus excellente qui est la charité et en outre de progresser en tout cela et d'y persévérer jusqu'à la fin"*

Qu'est-ce qui fait la supériorité de la vie monastique sous sa forme cistercienne ? Elle est *« fortior, "fortissima"* pour employer une expression tirée de la Règle de St. Benoît. Ce qui veut dire plus parfaite, plus exigeante, plus austère, réclamant une plus grande générosité. Cette vie de grand renoncement répond en tous points à la première école du Sauveur (Schola Salvatoris). C'est la "vita apostolica", mais en un sens particulier. L'idéal des moines a toujours été la vie de la première communauté chrétienne au temps des Apôtres telle qu'elle est décrite dans les Actes (ch. II et V), mais St. Bernard ne se réfère pas précisément aux premiers chrétiens à la vie commune primitive où, tous apportant à la collectivité ce qui leur appartenait, chacun avait tout ce qu'il lui fallait. C'est aux Apôtres eux-mêmes qui, pour suivre le Christ, ont tout quitté que Bernard en appelle. *"Nos in schola Christi Sumus" (Sermon 22 de diversis)*

La vie cistercienne est donc une vie pauvre, dépouillée, rude. Les observances y sont rigoureuses. St. Bernard a tout fait non seulement pour qu'elles le restent, mais qu'elles le deviennent davantage. Son abbatiat a marqué dans l'Ordre un accroissement de rigueur et d'austérité. Cela, il l'a voulu pour plus de conformité à l'Evangile. Les observances sont rigoureuses, mais il faut qu'elles le soient pour s'opposer au débordement de l'amour charnel. L'amour de soi est un amour naturel, en lui-même légitime, mais ordinairement il s'élargit, s'étend et dépasse le lit que la nature lui a tracé, se répand sur les champs du plaisir. Cette inondation justifie les répressions de l'ascèse. Celle-ci devient ainsi à Cîteaux le remède souverain pour purifier le moine de l'égoïsme. (De l'Amour de Dieu VIII)

« Cette vie rigoureuse de renoncement présente bien des avantages. Elle permet de payer toutes nos dettes. A notre créateur auquel nous devons tout. Au Christ qui nous a sauvés. L'œuvre du salut accomplie par le Christ restera toujours en effet le grand motif de notre amour ; à cet égard la vie de renoncement ne cessera d'apparaître comme le paiement d'une dette à celui qui nous a aimés le premier en donnant sa vie pour nous. Dette de reconnaissance pour la grâce du salut reçu, cette vie de renoncement est aussi le moyen d'acquitter la dette de justice contractée pour les péchés commis. Enfin, bien que les souffrances du temps présent soient sans proportion avec la gloire à venir, c'est à l'acquisition de la vie éternelle que par cette vie d'austérité nous pouvons nous consacrer » (Sermon 22 de diversis, n°5 & s.v.).

Autre avantage encore de la vie monastique menée à Cîteaux : celle-ci restaure notre liberté. Elle nous rend un jugement sain qui nous inspire des choix heureux et nous délivre des pressions qui viennent de nos habitudes, de nos vices, de nos conditions corporelles ou de notre sujétion au milieu social.

Si la vie cistercienne a tant de pouvoir, c'est qu'elle est l'école de l'amour (*schola charitatis*). C'est là en effet qu'on apprend à gravir les degrés qui conduisent au pur amour, qu'on sort du pays de la dissemblance pour gagner celui de la ressemblance. Le processus de l'itinéraire de l'âme à Dieu décrit par Bernard sous différentes formes s'accomplit au mieux dans le cloître cistercien, car l'ascèse qu'on y pratique est toute ordonnée à la mystique. Les observances n'ont d'autre but que de conserver et de développer la charité sans laquelle il n'y a pas d'union à Dieu ni de contemplation.

La vie ascétique, ce sont les celliers qui précèdent la chambre du Roi (23 sur le Cant.), les fleurs dont est semé le lit de l'Epoux (46 sur le Cant.). Il y aurait présomption à vouloir s'unir à Dieu sans s'être auparavant exercé aux vertus de la vie ascétique. Bernard va jusqu'à appeler la vie monastique un

second baptême "à cause de la parfaite renonciation au monde et de l'excellence singulière de vie spirituelle qui caractérise ce genre de vie. Il l'emporte sur toutes les autres formes d'existence qui l'embrassent et qui l'aiment semblables aux anges et, à l'instar du baptême, reforme en l'homme l'image de Dieu en nous configurant au Christ » (Du prec. & de la disp. XVII). Cette vie assurément n'est pas exempte de tribulation, "mais c'est dans la tribulation que se trouve l'espérance de la gloire ; plus encore : c'est dans la tribulation que se trouve la gloire elle-même (ipsa tribulatione gloria continetur), tout comme l'espérance du fruit est contenue dans la semence et qu'ainsi le fruit lui-même est dans la semence" (In qui habitat xvii, 3).

La vie monastique tient ainsi de la prophétie: "La prophétie n'a pas pris fin totalement, elle demeure encore pour une part... Grand assurément est ce type de prophétie auquel le moine est adonné. Mais en quoi consiste-t-il?... Prophétiser, c'est ne plus considérer ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas. Marcher par l'Esprit, vivre de la foi, chercher les réalités d'en haut et non celles qui sont sur la terre, tendre ses forces vers l'avant: voilà ce qu'est, pour une grande part, prophétiser"(Sermon 37 de diversis, n°6)

Cette vie prophétique est en même temps angélique: "Qui hésiterait en effet à qualifier de céleste et d'angélique la vie de célibat? Ce que seront tous les élus lors de la résurrection, comment ne serait-ce pas, frères, ce que vous êtes déjà maintenant ? Oui, tels les anges de Dieu dans le ciel, puisque, comme eux, vous ignorez les noces. Ah ! gardez, frères, gardez précieusement cette perle, embrassez cette sainteté de vie qui vous rend semblables aux bienheureux et qui vous place dans la maison de Dieu. Vous êtes, en ce qui concerne la chasteté et la sainteté des anges en quelque sorte terrestres ou plutôt des citoyens du ciel, mais qui, pour le moment, cheminent encore sur la terre"(Sermon 37 div. n°5)

La vie monastique touche par-là à l'eschatologie, comme on peut s'en rendre compte dans la lettre de Bernard à l'évêque de Lincoln au sujet d'un chanoine de cette église qui, en route pour Jérusalem, avait eu l'idée de se fixer à Clairvaux: "Votre cher Philippe était parti pour Jérusalem ; il a fait un voyage beaucoup moins long et le voilà arrivé au terme où il tendait. Sa traversée sur la grande et vaste mer fut de courte durée ; après une heureuse navigation, le voici arrivé aux plages où ses vœux le portaient; il a jeté l'ancre au port même du salut, son pied foule déjà le pavé de la sainte Jérusalem...il est entré dans la sainte cité et il a part à l'héritage de ceux dont il est écrit: vous n'êtes plus des hôtes et des étrangers, mais les concitoyens des saints et les familiers de Dieu; il se félicite en disant avec les nôtres: Notre vie est dans le ciel. Il n'est pas là pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour y vivre en citoyen dévoué, en véritable habitant de Jérusalem, non pas de la Jérusalem terrestre... mais de la Jérusalem céleste qui n'est point asservie et qui est notre mère. Et si vous voulez le savoir, cette Jérusalem, c'est Clairvaux lui-même..." (Lettre 64). Ce qui rejoint ce que Bernard écrit ailleurs: "Le but que se proposent les moines est de se rendre non à la Jérusalem de la terre mais à celle du ciel et cela par la progression de leurs désirs, non par une marche à pied » (Lettres 399).

On est bien près ici de ce que Bernard appelle le paradisus claustralis, le paradis du cloître (Sermon de div. 42 n°4, Sur le Cant. 63 n°6). Qu'on ne se m'éprenne toutefois pas sur l'expression. Comme l'a dit Gilson, "si le cloître est un paradis, il n'est pas le paradis "où l'on ne peut pénétrer ici-bas qu'en esprit (Sermon de div. 42 n°7)

Il est de l'essence de la béatitude d'être éternelle et l'on ne peut en avoir sur terre qu'un avant-goût.

Il nous reste maintenant à conclure.

Bernard est tellement convaincu que la vie cistercienne l'emporte sur toute autre forme d'existence qu'il voudrait amener tous les hommes à entrer à Clairvaux. E. Gilson s'est ainsi permis de dire: « Bernard ne s'est jamais intéressé à ceux qui étaient dans le monde que pour les en faire sortir. » Il n'est pas loin de dire: Hors de Clairvaux, pas de salut. Vu l'attachement extrême, presque farouche, de Bernard au programme cistercien et spécialement à la façon dont il était vécu à Clairvaux, on comprend le zèle dont il a fait preuve pour le recrutement de son abbaye et la diffusion de sa filiation. Bernard s'est comparé au pêcheur capturant des poissons raisonnables. Il a pêché au filet comme à la ligne.

Au retour de chaque voyage, il ramène une prise. En 1140 par exemple, de Paris il revient à Clairvaux avec plus de vingt recrues dont Geoffroy d'Auxerre qui sera son biographe.

Toute sa vie il a œuvré pour faire partager son idéal et défendre sa conception de la vie monastique. On trouverait difficilement quelqu'un qui l'ait présentée d'un façon plus attrayante. Bernard avait un don de persuasion auquel il n'était guère possible de résister.

Il réussit à faire aimer ce qui est naturellement dur et âpre. Il faut lire entre autres sa lettre à Henri Murdach, écolâtre anglais qui devait entrer à Clairvaux et par la suite monter sur le siège archiepiscopal d'York: "Oh ! si seulement vous approchiez un jour de vos lèvres le pain délicieux dont

se nourrit Jérusalem !... Que je serais donc heureux de vous voir enfin avec moi à l'école du Christ .. !" (Lettre 106). Bernard sait aussi presser les indécis (Lettre 107 à Thomas de Beverley).

Cette obsession a conduit Bernard à établir un peu partout des abbayes de son Ordre. "Je serai au comble de mes vœux, écrit-il, quand je verrai mes enfants se multiplier dans le monde" (Lettre 208). De là aussi une politique destinée à faire placer des moines cisterciens à des postes importants. Même si parfois il a usé de moyens discutables, est allé trop loin - par exemple au siège d'York- entrant à l'occasion en rivalité avec Cluny, il n'a pas agi en général par ambition personnelle, mais par désir de réformer et de conduire au ciel le plus grand nombre possible d'âmes. A juger de l'ensemble de son œuvre, il a admirablement réussi. L'expansion de Clairvaux dans le monde tient du prodige.

Mises à part les premières années, elle s'est poursuivie pendant trente ans au rythme d'au moins deux fondations par an. A sa mort, Bernard était le père d'environ soixante-dix monastères répartis en France, Angleterre, Irlande, dans les pays du nord, en Espagne, au Portugal et en Italie. Avec les filles et les petites-filles la lignée de Clairvaux comptait plus de cent-soixante monastères, près de la moitié de ceux que comprenait à cette date l'Ordre de Cîteaux. Clairvaux devait avoir plus de trois cent cinquante filles ou petites-filles.

Pareille expansion a été évidemment bénéfique. Les cisterciens ont pu ainsi exercer une influence profonde sur leur temps, tant au point de vue spirituel par la sainteté de leur vie, qu'au point de vue temporel par l'agriculture et le commerce. Pareil développement n'allait pas cependant tarder à poser des problèmes. Comment sur une si grande échelle assurer une formation sérieuse, maintenir la discipline, garantir la visite régulière d'autant que beaucoup de monastères affiliés avaient gardé leurs privilèges et vivaient dans l'exception. Il y avait là plus d'un germe de décadence. Il aurait fallu pour maintenir Clairvaux et sa filiation au niveau élevé où il était parvenu, des personnalités aussi fortes que celle de St Bernard. Malheureusement les abbés de Clairvaux qui l'ont suivi ne purent s'élever à la hauteur de leur tâche ; Bernard reste ainsi un sommet jamais dépassé auquel il faudra toujours se référer.

Lucien Aubry